

NOCES DE CRAIE

SÉBASTIEN WEBER

2014

NOCES DE CRAIE

SCÈNE 1 : L'ÉGLISE

À l'extérieur de l'église, Antoine fait entrer les spectateurs et paraît chercher quelqu'un parmi eux.

ANTOINE, *aux spectateurs.* – Entrez, entrez... Prenez place... On n'attendait plus que vous... (*À part.*) Enfin bon, si l'on peut dire... (*Aux spectateurs.*) Bonjour, bonjour... Entrez, entrez... (*À part.*) Mais bon sang de bonsoir, Marie, qu'est-ce qui vous prend ? (*Aux spectateurs.*) Bonjour, bonjour... Par là, par ici... Installez-vous... (*À part.*) Nom d'un chien de nom d'une pipe de nom de Dieu (*– il se signe –*), ah, je m'en souviendrai de cette noce !

Les spectateurs sont installés. Antoine revient devant l'autel où se trouvent le Curé et Gaston. Les choristes sont prêts et attendent debout, leurs partitions à la main. Jeanne et Eugénie sont à l'écart et s'occupent d'une chapelle – dans la mesure du vraisemblable.

LE CURÉ, *à Antoine.* – Alors ?

ANTOINE. – Rien. Tout le monde est à sa recherche et personne n'est revenu. Son père est parti pour sa maison, ses frères aux caves, ses sœurs sont aux bois, mes amis – là, les comédiens –

sont dans les vignes... Enfin, tout le monde la cherche. Mais pour le moment, rien.

LE CURÉ. – Ah ! (*Entre Marie-Julienne, depuis la sacristie.*) Ah, Marie-Julienne ! Alors ?

MARIE-JULIENNE. – Alors ?

LE CURÉ. – Alors, vous avez regardé ?

MARIE-JULIENNE. – Ah ça, si j'ai regardé, j'ai bien regardé. Oh la la, partout, j'ai regardé, partout, partout, partout ! Dans la sacristie ! Dans le vieux confessionnal ! Dans la...

LE CURÉ. – Oui, bon, et alors ? Vous l'avez trouvée ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, ça, pour trouver !... Ah, bah non.

LE CURÉ, *agacé*. – Ah !

GASTON, *dépité*. – Ah !

ANTOINE, *à Gaston*. – Ne vous inquiétez pas, mon ami, tout va s'arranger.

MARIE-JULIENNE. – Mais alors j'ai regardé, j'ai regardé, ouh-la-la ! J'ai même retrouvé le vieux missel de Madame Lété, tenez ! Il calait l'armoire aux chasubles !

LE CURÉ. – Ah, Marie-Julienne, taisez-vous !

MARIE-JULIENNE. – Ah, bah, alors, si on peut plus aider, hein, pfou !

LE CURÉ. – Mais c'est un monde tout de même ! Où peut-elle bien être ? On ne disparaît pas comme ça le jour de ses noces !

GASTON. – Ah !

ANTOINE, à *Gaston*. – Mais tout va aller très bien, mon ami. Elle ne peut pas être bien loin. Elle aura dû... l'émotion... elle se sera isolée un moment, elle se sera assoupie... Hein ? Allons, allons ! Du cran, du cran ! Elle va arriver d'un moment à l'autre. Elle est là – presque là... Je...

GASTON. – Mon mariage. Mon beau mariage. (*Montrant sa veste.*) Regardez. Cent-vingt francs.

ANTOINE. – Oui...

GASTON. – Cent-vingt francs, oui, cent-vingt ! Et les fleurs, dites ? Et le bal, hein ? J'ai tout payé d'avance. Marie ! Marie ! Enfin, mais qu'est-ce que je lui ai fait ?

ANTOINE. – Mais rien, mais rien. Elle va arriver...

Entrent Fanette et Pauline.

LE CURÉ, à *Fanette et Pauline*. – Ah, mes enfants, vous voilà enfin ! Alors ? Où est-elle ?

FANETTE. – Elle est pas au cimetière.

PAULINE. – Elle est pas au lavoir.

FANETTE. – Elle est pas à l'école.

PAULINE. – Elle est pas chez le boulanger.

FANETTE. – Elle est pas chez l'épicier.

PAULINE. – Elle est pas chez Marcelline.

FANETTE. – Elle est pas chez Augustin.

PAULINE. – Elle est pas à la fontaine.

FANETTE. – Elle est pas...

LE CURÉ. – Ah, ça suffit comme ça ! Elle est où ?

PAULINE. – Sais pas.

FANETTE. – Sais pas.

LE CURÉ. – Mais qu'allons-nous faire ?

GASTON, à *Antoine*. – C'est que j'ai dû emprunter, moi. Et à douze pour cent encore ! C'est que ça me coûte, tout ça ! Vous vous rendez compte ? Douze pour cent !

ANTOINE. – Oui, oui...

MARIE-JULIENNE. – Douze pour cent ? Mais où que c'est-il que vous êtes donc allé pour vous faire assommer comme ça ?

LE CURÉ. – Marie-Julienne !

GASTON à MARIE-JULIENNE. – Chez Guillochat & Montorchi, à Épernay.

MARIE-JULIENNE. – Mon pauvre monsieur ! Mais c'est voleurs et compagnie là-dedans !

GASTON. – Ah, pauvre de moi !

MARIE-JULIENNE. – Des assassins, pour ainsi dire.

LE CURÉ. – Marie-Julienne !

PAULINE. – Bon, qu'est-ce qu'on fait, nous, en attendant, Monsieur le Curé ?

FANETTE. – On peut continuer à la chercher. On n'est pas allées au pré des marronniers...

PAULINE. – Ni au chemin des roches.

FANETTE. – Ni à la pâture au Denis...

PAULINE. – Et puis pas au...

LE CURÉ. – Ah, taisez-vous ! Tenez-vous tranquilles ! Mettez-vous dans un coin et ne bougez plus ! Marie-Julienne, qu'est-ce que vous fabriquez avec ces cierges ?

MARIE-JULIENNE. – Ben, je vérifie qu'ils marchent, pardi ! On sait jamais, par les temps qui courent...

LE CURÉ. – Mais pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que vous racontez ? Arrêtez de jouer avec les allumettes et laissez ces cierges tranquilles ! Mettez-vous dans un coin et ne bougez plus !

GASTON. – Mais qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Douze pour cent ! Cent-vingt francs ! Elle ne peut pas me faire ça !

ANTOINE. – Mais tout va s'arranger, vous allez voir...

MARIE-JULIENNE. – Ça se trouve, elle a eu un accident.

GASTON. – Quoi ? Qui ?

MARIE-JULIENNE. – Ben, votre promesse, pardi !

LE CURÉ. – Marie-Julienne !

PAULINE. – Elle est peut-être tombée dans un trou.

LE CURÉ. – Pauline, veux-tu !

FANETTE. – Dans le trou des goyots !

LE CURÉ. – Fanette !

MARIE-JULIENNE. – C'est vrai qu'il est dangereux, le trou des goyots, tout glissant, tout profond.

LE CURÉ. – Marie-Julienne !

PAULINE. – Ça se trouve, elle est morte !

FANETTE. – Noyée !

PAULINE. – Glou glou glou !

FANETTE. – Arglou arglou ! Argh !

GASTON. – Le trou des Goyots ! Ah, pauvre de moi ! Morte ? Noyée ?

LE CURÉ, à *Fanette, Pauline et Marie-Julienne, menaçant.* – Ah, c'en est trop ! (*Désignant Gaston qui a porté une main à son cœur.*) Vous voyez ce que vous avez fait ? Allez, hop, à la sacristie ! Allez, allez !

MARIE-JULIENNE. – Ben quoi ? Ben quoi ?

Le curé entraîne Fanette, Pauline et Marie-Julienne vers la sacristie.

GASTON, à *Antoine.* – Vous vous rendez compte ? Si elle était morte ?

ANTOINE. – Mais non, mais non !

GASTON. – Cent-vingt francs ! Douze pour cent ! Mais qu'est-ce que je vais devenir ? Hein ? Hein ? Hein ?

ANTOINE. – Mais non, mais non, tout va bien.

GASTON. – Et Maman ? Où est Maman ?

ANTOINE. – Elle est avec les autres, partie chercher Marie.

GASTON. – Maman. Maman, Maman !

Antoine. — Elle va revenir. Dans une minute, elle sera là. Allons, venez, venez vous asseoir.

GASTON. – Maman ! Maman !

Antoine entraîne Gaston à l'écart et l'assied.

ANTOINE. – Voilà, tout va bien, tout va aller.

GASTON. – Maman, Maman...

ANTOINE. – Mais oui, mais oui...

LUCIEN, à Louise. – Maman, pipi, j'en ai marre !

HENRI, à Georgette. – Moi aussi, Maman, pipi !

LUCIEN. – Pipi, Maman, pipi !

HENRI. – Pipi ! Pipi !

LUCIEN. – Pipi ! Pipi !

GEORGETTE. – Ah, ça suffit ! Tu peux pas te retenir deux minutes ?

IRÈNE. – Ça fait déjà deux heures qu'on attend, quand même.

HENRI. – Pipi ! Pipi !

LUCIEN. – Pipi ! Pipi !

LOUISE. – Bon, allez pisser, mes petits anges, mais taisez-vous, hein ? Ne faites pas de bruit.

Henri et Lucien sortent.

GEORGETTE, à Henri et Lucien. – Et pas de bêtises, hein ?

LOUISE. – Mais non, ils seront sages comme des images.

GEORGETTE, après un coup d'œil vers Gaston, en aparté à Louise et Irène. – Ça m'a tout l'air d'un gros pleurnichard, le Dom Juan, là.

IRÈNE. – Puis un gros radin. Vous croyez qu'elle est où, sa fiancée ?

LOUISE. – Vu le pépère, elle a dû plier bagages, moi je dis. Vous la connaissez ?

GEORGETTE. – Ben, oui, c'est la fille Hostomme.

IRÈNE. – Celle qui était mariée avec le fils Mercier, Philippe.

LOUISE. – La veuve ?

GEORGETTE, *à propos de Louise*. – Toujours un train de retard, celle-là. Ben, oui, la veuve.

IRÈNE. – Évidemment, la veuve.

LOUISE. – Oh la la ! Ben, il est mort quand déjà ?

GEORGETTE. – Y a un an, un an et demi.

IRÈNE. – Un an tout juste.

LOUISE. – Eh ben, dis donc, elle a pas traîné.

GEORGETTE. – Moi, je dirais qu'elle en a eu marre de chercher toute seule la bête à tâtons.

Irène glousse et ricane.

LOUISE. – Quoi ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

GEORGETTE. – Mais rien, ma pauvre Louise. C'est plus un train, que tu as de retard...

IRÈNE. – C'est un siècle.

LOUISE. – Mais pourquoi ? Je comprends pas, expliquez-moi...

Entrent le curé et Marie-Julienne, suivis, à distance, par Fanette et Pauline.

MARIE-JULIENNE. – Ah, ben moi, je dis ça, je dis rien, hein ? Rien du tout, je dis...

LE CURÉ. – Oh, Marie-Julienne, par pitié ! (*Entrent Bernadette, Éloïse et Charlotte Lefat. À celles-ci.*) Ah, alors ! Vous l'avez trouvée ?

GASTON. – Maman !

BERNADETTE. – Mon fils !

ÉLOÏSE. – Mon neveu !

CHARLOTTE. – Mon frère !

Elles prennent Gaston dans leurs bras.

BERNADETTE, *au curé.* – Non, nous ne l'avons pas trouvée. Elle n'est pas là ? Non ? Ah, Seigneur, c'est une catastrophe. Mon fils, mon fils chéri, chair de ma chair, joyau de mes entrailles !

ÉLOÏSE. – Jésus, Marie, Joseph – un cataclysme ! Mon neveu, mon neveu !

CHARLOTTE. – Sainte Marie mère de Dieu, c'est l'apocalypse, la fin du monde ! Mon frère, mon frerot, mon frangin ! Gastounet !

*Bernadette, au curé, à Antoine, désignant Gaston. —
Regardez comme il est beau, hein, regardez-le, regarde-le !
Et si fragile ! Comment peut-elle lui faire une chose pareille ?
Comment ?*

ÉLOÏSE. – C'est encore un enfant ! À peine sevré ! Tellement sensible ! Ah, la traîtresse !

CHARLOTTE. – Ah, si je n'étais pas sœur, il y a longtemps que je l'aurais épousé, moi !

BERNADETTE. – N'a-t-elle donc pas de cœur ?

ÉLOÏSE. – De conscience ?

CHARLOTTE. – D'âme ?

BERNADETTE, à *Gaston*. – Pleure, mon bébé, pleure sur ce sein plantureux qui hier encore te nourrissait de ses flots généreux. Mouille de tes larmes cette robe neuve !

ÉLOÏSE. – Quatre-vingt huit francs et quatre-vingt dix neuf centimes ! Ah ! Ah !

CHARLOTTE. – Ah, cruelle, cruelle, cruelle !

BERNADETTE, à *Gaston*. – Mais garde espoir, mon fils, garde espoir, car s'il le faut, nous fouillerons la terre et le ciel !

ÉLOÏSE. – Nous la traînerons devant l'autel !

CHARLOTTE. – Par les cheveux s'il le faut !

BERNADETTE. – Ton tourment bientôt va prendre fin, je te le jure, et dans la joie et l'allégresse, en justes noces tu convoleras !

ÉLOÏSE. – Ah, mon neveu, mon neveu !

CHARLOTTE. – Ah, frerot ! Mon frère, mon frangin ! Toutou-net !

BERNADETTE. – Mais bois, bois, mon fils, bois de ce lait qui t'a rendu si fort, si fier et si altier !

LE CURÉ, *interrompant Bernadette sur le point d'allaiter Gaston*. – Madame, Madame, je vous en prie !

GASTON. – Maman, Maman...

ANTOINE, à *Gaston*. – Ça va aller, ça va aller... (*Au curé.*) Ça va aller. Monsieur le curé, je pense que...

Entrent Philomène, Berthe et Gabrielle.

PHILOMÈNE, *au curé.* – Elle est revenue ? Non ? (*À Bernadette.*) Et vous ? Vous l'avez trouvée ? Non plus ? Incroyable, elle est introuvable ! (*À Bernadette.*) Permettez-moi de vous dire, Madame, que j'ai honte de ma propre fille – honte, oui, honte ! Regardez : je rougis. Si, si, je rougis, je vous assure ! Un beau mariage comme ça, un mariage si bien arrangé ! Non, non, c'est une honte ! Je suis déshonorée ! Ma famille est déshonorée !

BERTHE, *avec des œillades à Gaston.* – Un beau mariage avec un bien beau fiancé !

GABRIELLE, *à Philomène.* – Ah, ça, il est tellement beau, qu'elle doit se cacher au Pôle Nord, la Marie !

PHILOMÈNE, *à Gabrielle.* – Toi, tais-toi, espèce d'impertinente ! Tu ne sais pas de quoi tu parles !

BERTHE, *à Gaston.* – L'écoutez pas, Monsieur Gaston.

GABRIELLE, *à Philomène.* – Je sais très bien de quoi je parle. Il est vieux, il est gros, il est moche ! À la place de Marie, je préférerais devenir bonne sœur plutôt que de l'épouser !

PHILOMÈNE, *à Gabrielle.* – Ah, mais ! Veux-tu te taire, petite gourde ! (*À Bernadette.*) Excusez-la, chère Madame, je... (*À Gabrielle.*) Je m'en vais te tanner la peau des fesses si tu continues !

BERTHE, *à Gaston.* – Elle y connaît rien aux hommes, aux vrais, hein ?

GABRIELLE, *à Philomène.* – Bonne sœur au Pôle Nord, je me ferais !

PHILOMÈNE, *à Gabrielle.* – Ah, oui ? Eh bien, continue comme ça et c'est bien ce qui risque de t'arriver ! Quatorze hectares, ça

représente, ce mariage ! Elle peut bien faire un effort, ta sœur, non ? Bon, c'est vrai qu'il est plus tout jeune...

BERTHE, à *Gaston*. – Mais si, mais si !

GABRIELLE, à *Philomène*. – Ah, tout de même !

PHILOMÈNE. – Et qu'il a pas une taille de guêpe...

BERTHE. – Mais ça dépend des guêpes, ça...

GABRIELLE, à *Berthe*. – Mais oui, c'est ça, et la ruche, c'est le Sacré Cœur !

PHILOMÈNE. – Mais il est beau ! Quatorze hectares, ça rend beau. C'est comme ça ! C'est une loi universelle ! Et on ne discute plus !

BERTHE. – Tu as bien raison !

GABRIELLE, à *Philomène*. – S'il y a une loi universelle, c'est...

PHILOMÈNE, à *Gabrielle*. – Plus un mot !

GABRIELLE, à *Philomène*. – Je...

Philomène se montre physiquement menaçante à l'endroit de Gabrielle.

GABRIELLE. – Pff !

Entrent Jeanne et Eugénie, tenant Henri et Lucien par les oreilles.

EUGÉNIE, à *Lucien*. – Allons, avance, petit voyou !

JEANNE, à *Henri*. – Vaurien !

EUGÉNIE. – Avance, misérable !

JEANNE. – Criminel ! Apache !

EUGÉNIE. – Ah, Monsieur le Curé ! Vous les connaissez, ces graines de gibiers de potence ?

JEANNE. – Ces anarchistes !

EUGÉNIE. – Ces assassins !

JEANNE, *montrant les enfants*. – Tenez, regardez !

Lucien et Henri ont le hoquet et des renvois.

EUGÉNIE. – La mariée, Monsieur le Curé, la mariée !

JEANNE. – La mariée !

EUGÉNIE. – Rien, il n'en reste rien, rien de rien !

JEANNE. – Sauf les pieds !

EUGÉNIE. – Et encore ! Tout gluants, tout suçotés ! Regardez...

Eugénie brandit les pieds en sucre.

JEANNE, *désignant Henri*. – Il a mangé la tête ! Crunch ! Cratch !

EUGÉNIE, *désignant Lucien*. – Et lui les épaules !

JEANNE. – Il a failli s'étouffer en boulottant les jambes !

EUGÉNIE. – Je lui ai arraché les pieds de la bouche !

Lucien et Henri ont le hoquet et des renvois.

JEANNE. – Le repentir ? Pas du tout !

EUGÉNIE. – L'indigestion, oui !

JEANNE. – Vauriens !

EUGÉNIE. – Voyous !

JEANNE. – Sans notre intervention, ils s'attaquaient au marié !
Si, si !

EUGÉNIE. – Ils le dévoraient !

JEANNE. – Un marié sans sa mariée, qu'est-ce que vous dites de ça, Monsieur le Curé ?

EUGÉNIE. – De quoi avons nous l'air, maintenant ? Des heures de travail ! Un chef d'œuvre de patience !

JEANNE. – Une pièce montée admirable ! La chapelle Sixtine de la pâtisserie !

EUGÉNIE. – Trente-six œufs, quatre livres de beurre, huit kilos de farine...

JEANNE. – Douze litres de crème fouettée, onze barquettes de fraises...

EUGÉNIE. – Sept-cent dix-huit amandes...

JEANNE. – Lavées, épluchées, émondées...

EUGÉNIE. – Finement grillées !

JEANNE. – Un crime, Monsieur le Curé, un crime !

EUGÉNIE. – Nous réclamons justice, Monsieur le Curé !

JEANNE. – Justice !

ANTOINE. – Mes amis, mes amis ! S'il vous plaît... Écoutez... Cela n'a que trop duré. Partons tous à sa recherche. Elle ne s'est pas évaporée, elle est forcément quelque part. En nous y mettant tous, eh bien... Allons-y. N'est-ce pas, Monsieur le Curé ?

LE CURÉ. – C'est ça, oui, voilà, c'est ça. Tout le monde dehors. Du vent. Allez, ouste !

ANTOINE, *aux choristes*. – Et vous aussi. Allons-y tous.

Les choristes, les deux demoiselles d'honneur, Marie-Julienne, les familles de Marie et de Gaston, Gaston lui-même et Antoine sortent de l'église, plus ou moins poussés par le curé.

SCÈNE 2 : RÉVOLTES

Les spectateurs arrivent de l'église guidés par quelques figurants. À quelques mètres de la scène, Auguste se joint à eux. Dans les vignes, deux vignerons. Les spectateurs prennent place. Auguste se fiche en haut de la vigne.

AUGUSTE, *à la cantonade*. – Marie ! Madame Mercier ! Marie ! Pff...

Pierrot se redresse d'entre les vignes, imité par Charlotte.

CHARLOTTE, *à Pierrot*. – Qu'est-ce qu'il a, à brailler comme ça, lui ?

PIERROT, *à Auguste qui paraît accablé*. – Ça va, Monsieur ?

AUGUSTE. – Pardon, je ne vous avais pas vus. (*À Charlotte.*) Bonjour, Madame. (*À Pierrot.*) Oui, oui, ça va – j'ai un peu chaud.

PIERROT. – C'est vrai que ça cogne, aujourd'hui.

AUGUSTE. – Ouais, ça !... Dites...

PIERROT. – Oui ?

AUGUSTE. – Ça fait une heure que je crapahute à la recherche de Marie – Marie Mercier. Vous ne l'auriez pas vue, par hasard ?

CHARLOTTE, à *Pierrot*. – Il cherche qui ?

PIERROT, à *Charlotte*. – La fille Hostomme, Marie Mercier.

CHARLOTTE, à *Pierrot*. – Et qu'est-ce qu'il lui veut, à la Marie Mercier ?

PIERROT, à *Charlotte*. – Bah, je sais pas, il faut lui demander.

CHARLOTTE, à *Pierrot*. – Ben, demande-lui.

AUGUSTE, à *Charlotte*. – Je la cherche parce aujourd'hui, c'est son... elle doit...

CHARLOTTE. – Ah, mais oui ! Mais oui, bien sûr ! C'est son mariage ! (*À Auguste.*) Ben, qu'est-ce que vous faites là ? C'est à l'église, qu'il faut la chercher ! Ou à la mairie.

AUGUSTE. – Ben, justement, c'est bien le problème, c'est que...

CHARLOTTE. – C'est que quoi ?

AUGUSTE. – Eh bien, c'est qu'elle n'y est pas. Ni à l'église, ni à la mairie, ni nulle-part. Et tout le monde la cherche. Et voilà.

CHARLOTTE. – Hein ?

AUGUSTE. – Comme je vous dis.

CHARLOTTE. – Elle y est pas ?

AUGUSTE. – Tout juste. Et c'est pour ça que...

CHARLOTTE, à *Pierrot*. – T'entends ça ?

PIERROT. – Oui, oui, je suis pas sourd.

CHARLOTTE, à *Auguste*. – Ben, où que c'est qu'elle est ?

Un temps.

AUGUSTE. – Justement, on ne sait pas. Tout le monde la cherche. Moi par ici et d'autres un peu partout. Voilà.

CHARLOTTE. – Eh ben, dites donc ! Ben, dites donc ! La Marie ! Hein, Pierrot, tu as entendu ? Dis donc, dis donc, dis donc !

PIERROT. – Oui, oui, j'ai entendu.

AUGUSTE. – Et c'est pour ça que je cours depuis une heure – et même davantage. Pff ! D'ailleurs, si vous permettez, je m'assois un petit peu...

PIERROT. – Oui, bien sûr, allez-y. Vous avez soif ? Vous voulez boire un coup ?

CHARLOTTE. – Eh ben, dis donc, dis donc !

AUGUSTE, *à Pierrot.* – Ah, oui, c'est pas de refus.

PIERROT, *à Charlotte.* – Tu en veux, Charlotte ?

CHARLOTTE. – Ben, dis donc, dis donc !

PIERROT. – Charlotte, tu en veux ?

CHARLOTTE. – Dis donc – hein ? Euh oui, oui, oui, je veux bien. Oh la la, dis donc !

Pierrot sert à boire.

PIERROT. – Bon, ben, j'espère que vous allez la retrouver.

AUGUSTE. – Ah...

PIERROT. – À la vôtre.

AUGUSTE. – À la vôtre. (*À Charlotte.*) Madame...

CHARLOTTE. – Ben, dis donc, ben dis donc...

PIERROT, à *Auguste*. – Vous n'êtes pas du coin ?

AUGUSTE. – Non, non. Paris. Et vous ? Oui, je suppose.

PIERROT. – Oui Enfin, pas de Mutigny, du patelin, en bas...

AUGUSTE. – Haie.

PIERROT. – Aÿ.

AUGUSTE. – Aÿ ?

PIERROT. – Ouais. Aÿ.

AUGUSTE. – D'accord. Et ce sont vos vignes, là ?

PIERROT. – Oh, non. Ici, on est juste ouvriers, on s'embauche. On a un petit bout de terre là-bas, sur Avenay, par là, mais tout petit. Alors, on travaille ici aussi.

AUGUSTE. – Ah, d'accord.

CHARLOTTE. – Ben, dis donc, ben dis donc... (*À Pierrot.*)
Remets m'en un coup.

Pierrot ressert tout le monde.

AUGUSTE. – Merci. Dites, je me demandais... On est passé par Haie tout à l'heure – par Aÿ –, pour venir... Et... Ces traces d'incendie, là, ces bâtiments détruits... Qu'est-ce que c'est ?

PIERROT. – Ah, ça !... La révolte. La révolte des vigneron. Il y a quatre ans. En 1911.

AUGUSTE. – Ah, c'était ici. D'accord. C'est que ça a fait du bruit, cette histoire.

PIERROT. – Ah, ça, vous pouvez le dire. Du bruit... Vous voyez la ville, là ? Vous voyez les vignes ? Eh bien, c'était noir de militaires. Vingt-deux mille, il y en avait. Partout, partout dans

les vignes, tout autour de la ville. Vingt-deux milles dragons sur leurs chevaux, avec les casques, les épées, les fusils. Non, non, c'était terrible.

AUGUSTE. – Mais...

PIERROT. – Mais pourquoi ? Ha ha, pourquoi... Mais parce qu'ils n'en pouvaient plus, les gens, les vigneron, ils crevaient de faim. Et c'est pas exagéré, hein ? Non, non, ils crevaient vraiment de faim. Là, ce que vous voyez, là, les vignes, les grappes qui commencent à mûrir, tout ça, ça fait riche, ça fait beau, mais derrière, c'est pas rose. Oh la, non ! Non, non. Le champagne, ça se vend cher, ça se vend partout dans le monde, mais c'est les maisons qui gagnent, pas les vigneron. Les vigneron, eux, ils triment comme des bêtes, et c'est les maisons qui encaissent.

AUGUSTE. – Mais...

PIERROT. – Mais pourquoi ? Mais parce que les vigneron, ils ne font que faire pousser le raisin. Ce sont les maisons qui font le vin, qui font le champagne, et puis qui le vendent, à Paris, à Londres, à Saint Petersburg, sur toutes les grandes tables du monde et dans les cabarets. Mais pendant ce temps-là, vous, vigneron, vous trimez du matin au soir, du 1er janvier au 31 décembre, vous ne comptez pas vos jours, vous ne comptez pas votre peine ; vous êtes là, vous tremblez, il y a tout qui menace, le gel, le mildiou, le phylloxéra ; vous faites des traitements, vous faites des dettes, des dettes à n'en plus finir, vous finissez par vous demander comment vous allez nourrir vos gamins. Et puis à un moment donné, ben, vous savez plus comment les nourrir, vos gosses, hein, parce que le gel et le phylloxéra vous ont bouffé toutes vos vignes, et puis que vous n'avez plus rien à leur vendre,

aux maisons, aux fameuses maisons, Deutz, Ayala, Bitzinger, Gauthier, Ducoin, tout ça...

AUGUSTE. – Mais...

PIERROT. – Mais les maisons, elles, elles s'en lavent les mains. Elles s'en fichent que vous n'avez rien à vendre et que vous creviez de faim. Vous savez ce qu'elles vous disent les maisons ? Elles vous disent : « C'est pas grave. On va aller acheter du vin dans l'Aube. On va aller acheter du vin en Bourgogne. Puis on va continuer de faire notre champagne et puis de le vendre dans toute l'Europe, sur toute la planète, partout, et de se faire des des millions. On s'en fiche, nous. Tout va bien pour nous. » Alors...

CHARLOTTE. – Alors, on n'allait pas se laisser faire comme ça ! On n'est pas des chiens. On n'est pas des moutons, on se laisse pas bouffer la laine sur le dos, nous, non ! On est descendus de nos villages. Tiens, regardez, on est descendus de Reuil, vous voyez, tout au fond, de Châtillons, de Vandières – là-bas, tout là-bas, regardez : la Marne. On a suivi la vallée, on est descendus de Venteuil, de Damery, de Cumières, de Dizy. On était des milliers. Ça grondait – la colère, ça gronde. Il y avait des drapeaux rouges partout. Et on tirait des fusées paragrêle. On marchait sur Aÿ. On a contourné les soldats, par les vignes, comme de l'eau qui s'infiltré partout, ils n'ont rien pu faire...

PIERROT. – Et alors...

CHARLOTTE. – Et alors, la colère, la vraie colère ! Que depuis des mois, des années, ils importaient du vin en fraude, et qu'ils se faisaient des mille et des cents, et qu'ils roulaient carrosse, tandis que nous, tiens, rien, justes bons à se faire humilier par les négociants et à quémander du pain à la boulangerie. Alors,

oui, oui, la colère ; alors, oui, on a tout saccagé, tout démoli, leur sale système, leurs tonneaux, leurs bouteilles ; alors oui, on a pillé, j'ai pas honte de le dire, ça fait des années qu'ils nous pillent, eux, des années qu'ils nous grugent ; alors oui, on a foutu le feu. Tiens, regardez, là, Van Cassel : pfou ! Et tiens, Ayala, regardez, pff, parti en fumée tout ça, hop !

PIERROT. – Et alors...

CHARLOTTE. – Et alors, moi, je vais vous dire, ça nous a fait du bien ! On a eu raison, mille fois raison ! Parce qu'ils ont compris ! On l'a eue, notre loi, on l'a eue ! Et c'est une bonne loi. Une très bonne loi ! Finie la fraude, finies les magouilles ! Les capitalistes, si tu les laisses faire, ils te pressent jusqu'à la dernière goutte et ils te recrachent comme un pépin. Y a que la force qu'ils comprennent. Et eux, ils hésitent pas à t'envoyer l'armée, hein, et à te faire tirer dessus, comme dans le Gard. Alors, nom de Dieu, de temps en temps, c'est bien leur tour !

AUGUSTE. – Oui, mais...

CHARLOTTE. – Oui, mais, oui, oui, je sais bien : ça vous fait pas retrouver la Marie, tout ça. Sacrée Marie ! Dis donc, dis donc...

AUGUSTE. – Oui, non, en effet.

CHARLOTTE. – Dis donc, dis donc, son propre mariage ! Sacrée Marie...

AUGUSTE. – Oui.

CHARLOTTE. – Montez voir un peu par là-haut. C'est souvent qu'elle va par là.

AUGUSTE. – Par là ?

PIERROT. – Oui, oui, là, vous remontez la vigne. Peut-être qu'elle y est. Peut-être, hein ?

AUGUSTE. – Bon, d'accord. Je vais aller voir. Eh bien, merci. Pour le coup et puis... pour le cours d'histoire.

CHARLOTTE. – Y a pas de quoi. Sacrée Marie, va !

AUGUSTE. – Oui, merci.

CHARLOTTE. – Dis donc, dis donc... (*À Pierrot.*) Tu m'aurais fait un coup pareil, toi, je te zigouillais. Couic.

PIERROT. – Oui, oui...

CHARLOTTE. – Couic.

SCÈNE 3 : DOM PÉRIGNON

MONA. – Mais non, mais non !

MATHURIN. – Mais je te dis que si ! (*Il prend la pose.*) Regarde... Tu vois ?

MONA. – Mais non, tu ne lui ressembles en rien ! Allons, avance. Je te rappelle qu'on a une mariée à trouver.

MATHURIN. – Évidemment, sans une bouteille à la main, c'est moins ressemblant, mais la silhouette, je t'assure, regarde, la silhouette, c'est lui, c'est tout lui. J'ai bien étudié la gravure et...

MONA. – Si tu veux, Mathurin, mais avançons. Faisons au moins semblant de chercher. J'en ai marre, moi. Plus d'une heure qu'on sillonne ces vignes – j'en ai par dessus la tête ! J'ai chaud, j'ai mal aux pieds, j'ai soif.

MATHURIN. – Ah, ça, soif, à qui le dis-tu ? Disparaître avant le vin d'honneur, ça, c'est indélicat, ça, c'est criminel. Et puis, tu vois, si j'avais une bouteille, en plus de nous désaltérer, cela me permettrait de te prouver à quel point la ressemblance est frappante.

Entrent Charles, Étienne, Marcelle et Laurette.

MONA, à Mathurin, désignant les quatre vigneron. – Tiens ! Tiens, tiens, regarde. On va pouvoir leur demander.

MATHURIN. – Ah, mais oui, parfait ! Ils tombent à point...

MONA, aux quatre vigneron. – Excusez-nous, excusez-nous...

ÉTIENNE ET CHARLES. – Bonsoir.

MATHURIN. – Bonsoir, bonsoir !

LAURETTE ET MARCELLE. – 'Soir.

MONA. – Figurez-vous que nous sommes à la recherche de...

MATHURIN. – À la recherche d'un avis éclairé, d'un avis de connoisseurs, d'un avis de...

MONA, à Mathurin. – Ah, Mathurin !

MATHURIN, à Mona. – Mona, je t'en prie, laisse-moi faire la lumière sur cette question cruciale. C'est l'affaire d'une toute petite minute. (*Aux quatre.*) Mesdames, Messieurs, un différend, un léger différend, un différend minuscule nous oppose, ma compagne et moi. Figurez-vous qu'hier – auriez-vous une bouteille ? Une simple bouteille, pleine de préférence, de champagne ce serait idéal, mais un vin moins agité, ou moins délicieux, ferait aussi bien l'affaire...

MONA. – Mathurin...

Les quatre vigneronns se consultant du regard. Puis l'un d'eux sort une bouteille entamée et la tend à Mathurin.

MATHURIN. – À la bonne heure ! Merci. Bon. Je vous prie d'être attentifs. À vos mines, on devine de fins observateurs.

MONA. – Pff...

MATHURIN. – Figurez-vous qu'hier, nous passions à Hautvillers, berceau du champagne, et que, visitant l'abbaye dudit village, nous y vîmes une gravure, une gravure d'une facture remarquable, et que je fus frappé par une extraordinaire coïncidence. Maintenant, si vous voulez bien regarder. (*Il boit une gorgée puis prend la pose – voir gravure.*) Voilà ! Alors ? Hein ? À qui ? À qui est-ce que je ressemble, là, comme ça ? Hum ? Dites, n'ayez pas peur...

Mona soupire.

MARCELLE. – Euh... Une boîte de camembert ?

LAURETTE. – Une boîte de chocolat, plutôt, non ?

CHARLES. – Je dirais une bière belge, moi, une bière trappiste.

ÉTIENNE. – Mais non, ah oui oui, là, là, ce truc, ce truc tout vert, tout poisseux qui se fait dans les montagnes ! La... la... la... la... la Chartreuse !

MARCELLE. – Ah, oui, c'est vrai.

LAURETTE. – Ah, oui, il y a de l'idée.

CHARLES. – Moi, j'en reste à la bière. (*À Mathurin.*) Vous avez un côté Belge.

MARCELLE. – Alors, on a bon ? Qui c'est qu'à raison ?

Un temps.

MATHURIN. – Mais enfin ! Hautvillers ! Le champagne ! C'est quand même votre pays, non ? C'est pourtant évident ! Ah, je suis déçu !

Il boit un coup.

MONA. – Mathurin, écoute, ça suffit...

LAURETTE. – Bon, ben, vous ressemblez à qui, alors ?

MONA. – Pff ! Il s'est mis en tête qu'il est le portrait craché de Don Pérignon.

LAURETTE. – Don Pérignon ?

MATHURIN. – Oui, Don Pérignon, l'inventeur du champagne ! Votre père à tous ! Ingrats !

MARCELLE. – Don Pérignon, l'inventeur du champagne ? Mais vous n'y êtes pas du tout, mon petit monsieur. Allons, allons !

ÉTIENNE. – C'est une vieille légende.

CHARLES. – C'est bien plus compliqué que ça.

LAURETTE. – Don Pérignon, c'est pour le commerce.

MATHURIN. – Ah, oui ?

MARCELLE. – Mais oui.

MATHURIN. – Ah bon ?

MARCELLE. – Mais puisque qu'on vous le dit !

MONA. – Bon, Mathurin, allons-y maintenant !

MATHURIN. – Ah, non, pas avant que ces braves gens ne m'aient expliqué pourquoi Don Pérignon n'est pas l'inventeur du champagne !

MARCELLE. – Vous y tenez vraiment ?

MATHURIN. – Si j'en avais trois, je m'arracherais un œil pour vous le prouver.

MARCELLE. – Bien. D'abord, pour vous rassurer, vous lui ressemblez un peu à Don Pérignon, c'est vrai. Les cheveux, l'embonpoint, la bouteille... Mais Don Pérignon n'a pas inventé le champagne. Si vous tenez vraiment à vous trouver des ressemblances avec l'inventeur du champagne, vous risquez de chercher le modèle très longtemps.

CHARLES. – Comme souvent, l'affaire est embrouillée, et c'est à des fins de commerce et de publicité que sous un nom, un seul, on a rangé la foule nombreuse de celles et ceux qui firent la chose en vérité. Soulevez un peu la robe de bure du fameux moine : vous y découvrirez dissimulée l'histoire du vin d'Aÿ, tortueuse et compliquée.

Laurette. — Autrefois la Champagne n'était qu'une plaine ingrate qu'arpentaient les moutons, et personne n'aurait eu l'idée saugrenue d'associer à son nom l'excellence d'un vin. On disait vin de la Montagne de Reims, on disait vin de la Rivière ; on ne disait pas vin de Champagne, et encore moins champagne. C'est venu plus tard.

ÉTIENNE. – Ici, d'abord, le vin est rouge. On l'aime jusque dans les Flandres. Mais il faut l'engouement de la cour, Henri IV, Louis XIII, et cætera, pour que le vin d'Aÿ, ce vin gris, jus blanc de raisin

noir, complexe et léger, s'impose comme la boisson de choix des grands de ce monde. Mais il ne mousse pas encore.

MARCELLE. – Ah, la mousse, la fameuse mousse ! La fermentation en bouteille ! Un mystère, un miracle ! Miracle, mystère : la ligne est droite qu'on trace jusqu'au religieux découvrant dans les caves de son abbaye le secret de la seconde fermentation. En vérité, personne alors ne sait vraiment pourquoi le vin mousse et comment il en vient à pétiller.

CHARLES. – Partout on tâtonne, on expérimente. Don Pérignon n'est pas seul. Qui a l'idée de couler la cire d'abeille dans la bouteille pour la boucher ?

LAURETTE. – Et celle d'utiliser un verre plus épais, plus résistant ? Et les bouchons de liège ? Et les muselets ? Personne ne le sait.

ÉTIENNE. – Petit à petit, tout s'élabore. Et la méthode s'affine.

MARCELLE. – De la vendange à l'ivresse, c'est tout une histoire, mon petit monsieur.

CHARLES. – Cueillette cent jours après la fleur.

Laurette. — Pressurage et mise en foudre des jus.

ÉTIENNE. – Fermentation. La première, l'alcoolique, celle du vin tranquille...

MARCELLE. – C'est tout une histoire, c'est tout un art...

CHARLES. – L'art de l'assemblage, tenez !

LAURETTE. – Ah, l'assemblage ! Pinot, meunier, chardonnay. Chardonnay-pinot-meunier. Meunier-pinot. Pinot-chardonnay.

Chardonnay-chardonnay. Meunier-meunier. Pinot-chardonnier...
Euh...

ÉTIENNE. – Et cætera, et cætera. Chacun le sien. Chacun son goût et sa façon, chacun sa tradition.

MARCELLE. – C'est une affaire d'homme et de terre, c'est affaire de terroir...

CHARLES. – Le tirage...

LAURETTE. – Mise en bouteille, ajout de la liqueur, sucre de canne et puis levures.

ÉTIENNE. – Bouchage. Descente en cave. Couchées les unes sur les autres dans la nuit antique de grottes pluri-centenaires...

MARCELLE. – Et revoilà Don Pérignon, voilà la seconde fermentation, voilà la prise de mousse ! Car dans l'obscurité...

CHARLES. – Dans la fraîcheur...

LAURETTE. – Dans le secret...

ÉTIENNE. – Les levures se gavent de sucre et fomentent ces myriades de bulles ravissantes qui vont chatouillent le nez en ce moment même.

Mathurin toussote.

MARCELLE. – Oh la, pas si vite ! Et tout le petit peuple des caves ? Le petit peuple invisible...

CHARLES. – Ouvriers cavistes, remueurs et dégorgeurs...

LAURETTE. – Remueurs pour faire tomber le dépôt sur le bouchon...

ÉTIENNE. – Deux par deux, les bouteilles, tête en bas sur les pupitres. Et pfuit, un huitième de tour ! Et pfuit ! Et pfuit !

MARCELLE. – Dégorgement...

CHARLES. – La pince dans une main, la bouteille dans l'autre, comme ça, attention, tête en bas, attention... et pshit !

LAURETTE. – Adieu dépôt !

ÉTIENNE. – Bonjour liqueur – là, pas trop, là, oui, là, c'est bien...

MARCELLE. – On y est. Le reste, c'est l'habillage...

CHARLES. – L'étiquette...

LAURETTE. – Le muselet...

ÉTIENNE. – Le buveur.

MARCELLE. – Et voilà, mon petit monsieur. Votre Don Pérignon, c'est de la levure. Satisfait ?

MATHURIN, *qui a vidé la bouteille*. – Ravi. Positivement ravi.

MONA. – Bon, eh bien, allons-y. Allez, Mathurin. Merci, Messieurs, Dames.

LAURETTE. – Et où allez-vous ?

MONA. – Chercher une fiancée qui n'a pas l'air pressée de se marier.

MARCELLE. – Marie ? Marie Mercier ?

MONA. – C'est elle, oui.

LAURETTE. – On vient de l'apercevoir, là-haut, près du petit bois.

MONA. – Par là ?

MARCELLE. – Par là. Vous remontez la vigne, tout droit...

MONA. – Eh bien, merci. Au revoir. (*À Mathurin.*) Bon, tu viens, toi ?

MATHURIN. – J'arrive, j'arrive. (*Aux vigneronns.*) Merci, merci.

SCÈNE 4

L'annonce faite par Marie

Armande trouve Marie solitaire sous les arbres.

ARMANDE. – Marie ?

MARIE. – Ah, non ! Non, laissez-moi !

ARMANDE. – C'est simplement que...

MARIE. – Je ne veux rien entendre. Laissez-moi seule. Je suis très bien ici et je ne bougerai pas.

ARMANDE. – D'accord, d'accord. Seulement...

MARIE. – Quoi ?

ARMANDE. – C'est qu'il y a soixante personnes qui attendent dans l'église...

MARIE. – Eh bien, qu'elles attendent, si ça leur chante.

ARMANDE. – Et vous... ?

MARIE. – Moi, je ne bougerai pas d'ici, je n'irai pas.

ARMANDE. – Et... Bon, d'accord. Donc, vous ne vous mariez pas ?

MARIE. – Non.

ARMANDE. – Bon. Bien. Je vais aller leur dire qu'ils peuvent rentrer chez eux alors... ?

MARIE. – C'est ça. Qu'ils rentrent chez eux.

ARMANDE. – Bon. Très bien. (*Un temps.*) Il y a quelque chose qui ne va pas avec le marié, c'est ça ?

MARIE. – Mais non !

ARMANDE. – J'en étais sûre, il y a quelque chose avec le marié. Il est trop vieux ?

MARIE. – Mais non !

ARMANDE. – Trop gros ?

MARIE. – Mais non ! Ce n'est pas ça.

ARMANDE. – Alors, c'est quoi ? Il est bête ?

MARIE. – Mais non. Mais oui. Enfin, qu'importe ? Ça n'a rien à voir.

ARMANDE. – Ah, mais alors ! J'aimerais bien savoir, moi. Vraiment, vous ne voulez pas me dire ?

MARIE. – Mais c'est trop compliqué, c'est trop... c'est trop... Ah !

ARMANDE. – S'il vous plaît. Je ne veux pas mourir idiote.

MARIE, *montrant les vignes.* – Mais c'est à cause de tout ça.

ARMANDE. – Tout ça ? Tout ça quoi ?

MARIE. – Les vignes, le raisin, le champagne.

ARMANDE. – C'est à cause des vignes que vous ne voulez pas vous marier ?

MARIE. – C'est à cause des vignes qu'ils veulent me marier et que moi, je ne veux pas.

ARMANDE. – Je ne comprends pas, Marie.

MARIE. – Ces vignes, elles sont à moi. Ces vignes et puis d'autres encore. Elles sont à moi. Elles sont à mon nom depuis la mort de mon premier mari, Philippe.

ARMANDE. – Et... ?

MARIE. – Eh bien, ils ne le supportent pas.

ARMANDE. – Ils ? Qui ça, ils ?

MARIE. – Mais ma famille. Et celle de Philippe. Voilà. Et c'est pour ça qu'ils ont organisé tout ça.

ARMANDE. – Le mariage, vous voulez dire ?

MARIE. – C'est ça.

ARMANDE. – Mais, vous avez dit oui, forcément, à un moment donné ou à un autre...

MARIE. – Oui, j'ai dit oui, j'ai dû dire oui. J'ai forcément dit oui, ça m'a échappé à un moment donné ou à un autre. Évidemment, je l'ai dit, mais bon, ce n'est pas une raison. Pendant un an, ils m'ont harcelée, pendant un an. Un an.

ARMANDE. – Harcelée ?

MARIE. – Un an ! Un an, ça a duré. Du jour de la lecture du testament. Ah, ça, quand ils ont découvert que Philippe me léguait tout ! Tout, les terres, la vigne, le matériel, les locaux, le nom, tout ! Quatorze hectares – quatorze hectares qui leur passaient sous le nez ! Ah ! Ils ont commencé par se bouffer le nez. Des chiens – des chiens, je vous jure. Tout, ils ont tout essayé.

Les avocats, les huissiers, les notaires, un procès – un procès !
Mais rien. C'est inattaquable. Je suis la propriétaire.

ARMANDE. – Évidemment, vous êtes sa veuve...

MARIE. – Hum, vous n'êtes pas d'ici, vous. Quand il y a de la terre, ça fait des histoires et des histoires et des histoires et ça n'en finit plus. On a des procès qui durent depuis trente ans pour trois arpents et deux murs de cabane.

ARMANDE. – Non, je ne suis pas d'ici...

MARIE. – Alors quand ils ont vu qu'ils n'arriveraient à rien comme ça, ils se sont rabibochés. Ils se sont entendus entre eux. Ils sont devenus prévenants. Attentionnés. Patients. Soucieux de moi.

ARMANDE. – C'est plutôt bien, non ?

MARIE. – Hum, tu parles ! J'étais là, moi, avec mon chagrin – et un sacré chagrin, tiens, parce que Philippe, hein... Et puis pas que le chagrin : la maison, les terres, les traitements, la récolte, les ouvriers, le syndicats, la coopérative, et tout ça et tout ça. Et eux : « Ma petite Marie, il faut que tu te reposes, hein ? Tu ne peux pas tout faire toute seule, hein ? Laisse-toi aider... Tiens, regarde, Gaston est là... »

ARMANDE. – Gaston ? Celui qui attend à l'église ?

MARIE. – Oui, lui, le prétendant. Un vague cousin de Philippe. Oh, pas méchant, ça non. Mais bon, pas fute-fute ! Ah, ça, ils l'ont bien choisi ! Pendant des semaines et des semaines, pendant des mois, tous les jours, le soir, la nuit, sous prétexte de m'aider, à pas me laisser seule cinq minutes – pas cinq minutes ! Prévenants, collants, mielleux... Ça guérissait pas en

dedans, vous comprenez ? Ça guérissait pas. Ça me rongait, ça me minait, le chagrin, interminable... Alors, j'ai craqué, j'ai dit oui. Oui, oui, oui, Gaston, oui, si vous voulez – rien que pour qu'on me fiche la paix pendant un moment.

ARMANDE. – Et donc, si vous l'épousiez... ?

MARIE. – Tout passerait à son nom. Et comme il est un peu, disons, limité, ils remettraient la main dessus, sur tout, absolument tout. Et moi, que pouic, je ferais potiche, posée dans un coin ou dans un autre, tout juste bonne à faire des gamins, des garçons de préférence. Et avec Gaston, qui plus est !

ARMANDE. – Je comprends.

MARIE. – Vous comprenez ? Vraiment ?

ARMANDE. – Oui, oui... Enfin... Ce que je comprends moins, c'est (*montrant les vignes*) tout ça.

MARIE. – Tout ça, quoi ? Les vignes ?

ARMANDE. – Bien, oui...

MARIE. – Vous comprenez pas quoi ?

ARMANDE. – Eh bien, que vous vouliez continuer, toute seule...

MARIE. – Mais les vignes, c'est ma vie.

ARMANDE. – Oui, mais vous n'avez pas envie d'autre chose ? Je ne sais pas...

MARIE. – Non ! Bien sûr que non. Vous faites quoi, vous, de votre vie ?

ARMANDE. – Je suis comédienne.

MARIE. – Et vous voulez arrêter, si vous vous mariez ?

ARMANDE. – Ah, oui ! Ça, oui.

MARIE. – Non ?

ARMANDE. – Mais si. C'est même la raison principale.

MARIE. – Ah bon ?

ARMANDE. – Mais oui. Vous n'imaginez pas ce que c'est, la vie sur les routes dans la roulotte, tous les jours que Dieu fait, été comme hiver, à cinq ou six là-dedans, entassés comme des haricots dans les courants d'air et dans l'humidité. Ah, il y a l'hôtel de temps en temps, c'est vrai, oui, mais il y a souvent davantage de punaises que d'étoiles dans le genre d'hôtels que nous fréquentons. Ce n'est pas une vie. Non, non, moi je n'aspire plus qu'à une chose, c'est passer ma vie à me faire dorloter par un bon mari bien gentil qui ira travailler tous les matins – ou qui sera assez riche pour ne pas travailler – et qui me laissera faire la grasse matinée tous les jours. Mon Dieu, la grasse matinée le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, tous les jours ! Une vie entière de grasses matinées ! Et dans un bon lit ! Vous savez, avec un édredon moelleux, épais... Ah... Hum... Et dans une belle maison ! Avec le chauffage central ! Et une cheminée aussi, allumée en permanence. Et puis tenez, un poêle en faïence. Dans ma chambre à moi – enfin, à nous –, sans ma sœur. Ça ne se voit pas, mais je suis plus si jeune, vous savez. Il est temps. J'ai mérité – j'ai bien mérité. Alors, le prochain, c'est le bon. Même un pas fute-fute, comme vous dites. Riche et gentil, ça suffira. Et c'est là où je ne vous comprends pas.

MARIE. – Et quoi donc ?

ARMANDE. – Mais les vignes, là. Les vignes, il faut se lever tôt, non ?

MARIE. – Oh oui, ça ! Avant l'aube.

ARMANDE. – Avant l'aube ? Mais vous êtes folle ! C'est l'heure à laquelle je me couche.

MARIE. – Mais c'est magnifique...

ARMANDE. – Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de magnifique à se lever en même temps que les poules ?

MARIE. – Ah mais... Comment vous expliquer ? Vous êtes debout avant le soleil. Le ciel noir de la nuit se fissure. Vous prenez un manteau. Il fait très froid...

ARMANDE. – Ah, mon Dieu !

MARIE. – Vous allumez la lanterne, vous attelez le cheval. Il a gelé pendant la nuit, une méchante gelée de printemps. Vous n'avez qu'une hâte, c'est d'aller voir vos plants, s'ils n'ont pas trop souffert. Et quand vous voyez leurs petites feuilles – mais je vous assure, ne riez pas, on tient à eux comme à... comme à des enfants –, quand vous voyez leurs petites feuilles épargnées, ah là, quel soulagement ! Alors vous reprenez votre travail quotidien, patient, chaque jour le même. Vous ébourgeonnez. Tiens, et ça demande de la réflexion.

ARMANDE. – Hum ?

MARIE. – Mais oui, mais oui. Ça ne se fait pas n'importe comment, chaque fois c'est différent. Et puis vient la fleur, et puis c'est la grappe, le raisin qui mûrit, qu'il faut veiller, pied par pied. Ce qu'il faut de soins, vous n'imaginez pas !

ARMANDE. – Oh si, si, trop bien.

MARIE. – Le relevage...

ARMANDE. – Ouh, ça doit être fatigant, ça...

MARIE. – Le palissage...

ARMANDE. – Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ça que ça ?

MARIE. – Le rognage...

ARMANDE. – Mais c'est l'Inquisition, votre affaire ! Et tout ça avant l'aube ?

MARIE. – Toute la journée. Tous les jours.

ARMANDE. – Ce n'est pas un métier de femme, enfin !

MARIE. – Et pourquoi ? Parce que c'est de la terre ? Que ça colle aux doigts ? Qu'il faut se lever tôt ?

ARMANDE. – Eh bien...

MARIE. – Ce n'est pas plus un métier d'homme qu'un métier de femme. Je sais lire, écrire et compter ; je sais tailler, ébourgeonner et palisser. Et aussi greffer et pressurer. Et aussi payer un ouvrier et parler affaire avec un négociant.

ARMANDE. – D'accord, d'accord...

MARIE. – Et j'adore ça. Philippe et moi, on faisait tout ensemble. Tout. Les quatorze hectares. La récolte, le pressurage, la mise en bouteille, le commerce.

ARMANDE. – Oui, oui, d'accord.

MARIE. – On a creusé des caves. On a modernisé. On a suivi les cours de Monsieur Chandon à Fort-Chabrol. On a tout arraché pour replanter en ligne. On a investi du temps, de l'argent, de la cervelle.

ARMANDE. – D'accord, d'accord.

MARIE. – C'était notre maison, pas la leur. Et maintenant, c'est la mienne. Avant, c'était quoi, hein ? Des bouts de vignes à droite à gauche, infestés de phylloxéra. Des prix de misère concédés par les négociants. Des tentatives de syndicats avortées au bout d'un mois – incapables de rien tenir ! Rien, c'était rien, rien du tout, du vent !

ARMANDE. – Non, rien, oui, enfin...

MARIE. – Oui, non, rien !

ARMANDE. – Oui, oui...

MARIE. – Rien ! C'était rien !

ARMANDE. – Oui, oui. Oui, oui. Mais tout de même, veuve... Vous voulez rester veuve toute votre vie ?

MARIE. – S'il faut qu'une femme soit veuve pour posséder ce qui lui appartient, je resterai veuve. Il y a des précédents. Et des fameux. Clicquot, tiens. Je serai la veuve Clicquot de Mutigny. Voilà. Voilà...

ARMANDE. – Bon. Mais...

MARIE. – Et si c'est ça qui vous inquiète, je ne confonds pas le veuvage et la chasteté. Je ferai mes petites affaires quand le cœur m'en dira.

ARMANDE. – Bon alors, tout va bien.

MARIE. – Oui, tout va bien. Parfaitement bien.

ARMANDE. – Vous êtes décidée.

MARIE. – Décidée. Certaine. Convaincue.

ARMANDE. – En attendant... ils attendent.

Marie. — Oui...

ARMANDE. — Et c'est bien le mot qu'ils attendent : « Oui ».

MARIE. — Ah, non !

ARMANDE. — Alors, il faut aller leur dire.

MARIE. — « Oui » ?

ARMANDE. — « Oui » ou « non ».

MARIE. — Non !

ARMANDE. — « Non », vous ne voulez pas descendre ou « Non » vous allez aller leur dire « Non » ?

Un temps.

MARIE. — Vous ne voulez pas y aller à ma place ?

ARMANDE. — Pardon ?

MARIE. — Oui, non, c'est une mauvaise idée. Bon. D'accord. Je vais y aller.

ARMANDE. — À la bonne heure. C'est ce qu'il faut faire. C'est bien.

MARIE. — Mais j'ai besoin d'un verre avant. J'ai besoin d'un verre maintenant.

ARMANDE. — Ah, je suis désolée, je n'ai rien sur moi...

MARIE. — Allons au bal. Il y a un bal prévu pour...

ARMANDE. — Pour la noce ? Vous croyez que c'est une bonne idée ?

MARIE. — J'en ai vraiment besoin. Sinon, je n'y vais pas.

ARMANDE. — Ah non !

MARIE. – Vous voyez.

ARMANDE. – Bon, d'accord, allons boire un verre, mais après...

MARIE. – Promis.

ARMANDE. – Oui ?

MARIE. – Oui.

ARMANDE. – « Oui » ?

MARIE. – « Oui » ?... Ah, non ! N'allez pas m'embrouiller, ce n'est pas le moment.

ARMANDE. – Allons, venez.

Exeunt.

